

ALINA KARSENTY

L'ÂGE  
DES CROYANCES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530136

Dépôt légal : mai 2026

« On croit jusqu'à ce que la vie démontre.  
Alors on comprend.  
Et l'on recommence. »



# Première partie



La chaleur est là dès le matin, collée à la peau comme une présence étrangère. Elle ne s'annonce pas – elle s'impose. L'air pèse, épais, immobile ; chaque respiration coûte un effort. Le soleil monte lentement derrière les collines et son poids écrase déjà les ombres, effaçant toute promesse de fraîcheur.

Autour, le monde vibre. Les cigales emplissent l'espace de leur chant continu et strident. Leur bourdonnement se mêle au va-et-vient des insectes invisibles et au froissement sec des herbes jaunies. Le vent, lorsqu'il ose souffler, n'apporte aucun soulagement. Il est brûlant, chargé d'odeurs lourdes de poussière et de végétation desséchée. Les cheveux collent à la nuque. La peau luit. Le corps fatigue sans même avoir bougé.

Les chemins eux-mêmes semblent souffrir. Le bitume chauffe et exhale une senteur âcre et sombre qui remonte jusqu'à la poitrine. Les pas deviennent lents, hésitants, comme si chaque mouvement exigeait une volonté nouvelle. Le temps s'étire, interminable, suspendu dans cette fournaise immobile.

Puis, sans prévenir, le soir tombe, d'un seul coup, comme si quelqu'un avait éteint le monde d'un geste. La lumière décline brutalement et avec elle, la lourdeur du jour. La chaleur qui s'accrochait à la peau toute la journée commence à se détacher lentement. Elle glisse le long des bras et se dissout dans l'air. Un souffle plus frais traverse l'espace, timide mais libérateur. Au loin, les nuages sombres avancent, lourds comme des moutons noirs prêts à dévaler la colline du ciel.

L'air porte cette odeur de terre mouillée, ce parfum qui surgit toujours avant la pluie. Les feuilles des arbres frémissent, se courbent puis se redressent sous le souffle du vent. Les premières gouttes tombent, légères, à peine perceptibles, comme un murmure sur la peau.

Dans ce bref instant suspendu, la jeune fille a la sensation que le monde se resserre autour d'elle. La nature semble déployer

un spectacle silencieux dont elle serait l'unique spectatrice – un privilège discret offert dans le calme du soir.

Puis la voix maternelle traverse l'air lourd.

— Maria, où es-tu ? Viens m'aider ! Toujours à traîner dehors, cette petite ! Le spectacle est fini, viens mettre la table !

Les épaules de la fillette se contractent légèrement. Sa tête blonde se tourne vers la cuisine extérieure, abritée sous un toit de chaume. Là-bas l'attendent déjà la lumière tremblante des lampes à huile et le bruit sec des assiettes qu'on dépose.

Le gros tronc d'arbre qui sert de table occupe presque toute la terrasse de terre battue. Maria passe ses doigts sur la surface rugueuse, encore tiède du soleil de la journée. Ses sœurs sont déjà installées. Leurs fourchettes serrées dans leurs mains donnent l'impression que le repas pourrait commencer d'un instant à l'autre, comme si manger dépendait uniquement de leur patience.

Mihai, âgé de cinq ans, dort paisiblement dans la seule petite chambre annexée à la cuisine. Sa respiration légère soulève à peine la couverture. À ses côtés, le chat roulé en boule veille sans bouger, les yeux à demi clos. Par moments, son ronronnement discret couvre les grondements lointains du tonnerre.

Dans la cuisine, Olga tranche la polenta d'un geste sûr. Entre ses doigts, le fil de coton se tend comme un instrument qu'elle maîtrise depuis toujours. Chaque mouvement est précis, presque mécanique. Maria observe les morceaux tomber, nets et réguliers. Elle remarque ces brefs instants où le regard de sa mère se tourne vers son père avant de revenir aussitôt à la tâche. Ce simple aller-retour lui fait monter un frisson dans le dos. Elle connaît ces moments. Ce sont ceux où il ne faut surtout pas parler. Le silence devient alors une armure.

Pavel, assis sur une vieille chaise de bois dont les jointures gémissent sous le poids des années, semble faire partie du décor. Il reste immobile, massif, silencieux. Maria évite de le regarder trop longtemps. Pourtant, elle sent sa présence lourde remplir la pièce. Dehors, la tempête approche.

À la lueur des éclairs, il tire lentement sur sa cigarette roulée à la main. À chaque éclair, son visage apparaît une seconde, figé dans la lumière blanche, puis disparaît aussitôt derrière un voile de fumée. La braise rouge luit dans l'obscurité. Un clignement. Puis un autre. Comme si elle mesurait le temps qui passe dans la

pièce. Maria attend que quelqu'un parle. Ou que sa mère fasse un signe pour commencer à manger. Mais rien ne vient. Chaque seconde semble durer un peu plus longtemps que la précédente.

La fumée monte lentement, traçant un fil gris au-dessus de la famille. La jeune fille suit des yeux chaque mouvement de son père, chaque clignement lent de ses paupières, cette manière qu'il a de parler sans hausser le ton mais qui la fait tout de même se raidir.

— Demain, on se lève avant le soleil, dit-il d'une voix calme mais ferme, en tirant une dernière bouffée de sa cigarette. Il faudra aller ramasser le foin. Maria et Anastasia, vous le mettez en tas dans la charrette. Votre mère et moi, on vous le passera.

Les mots restent en suspension. Chaque respiration de Maria devient plus lourde. Elle sait déjà ce qui va suivre – pas le travail en lui-même, mais le soleil, brûlant et implacable sur sa peau trop claire. Elle s'assied à table, les bras maigres posés devant elle, les paupières lourdes, les cils pâles battant sur son visage laiteux où la lumière glisse sans vraiment trouver d'ombre.

Pavel ne la regarde presque pas lorsqu'il parle. Ses yeux glissent à peine sur elle, comme si elle n'était qu'un outil parmi d'autres. L'indifférence pèse plus que les mots.

Quand il prononce le prénom d'Anastasia, quelque chose change – un éclat dans son regard, une chaleur qui n'existe jamais quand il pose les yeux sur Maria.

Elle hoche la tête. Treize ans, et Maria sait déjà qu'elle devra porter plus que ses épaules ne peuvent supporter.

« Vivement que l'été finisse... » pense-t-elle en silence, ses mains glissant sur la surface du bois. L'école lui manque déjà. Là-bas, elle respire. Là-bas, elle existe autrement qu'entre deux corvées. Les professeurs l'aiment, elle le sait ; ils disent qu'elle a une tête bien faite. À la fin de l'année, quand on pose sur sa tête la couronne de fleurs réservée aux meilleurs élèves, elle ressent une fierté qu'elle ne retrouve jamais ici, sous ce toit. Une fierté qui lui rappelle qu'elle peut être autre chose qu'une simple paire de mains.

Elle rêve grand. Elle rêve loin. Le soir, elle imagine des villes qu'elle n'a jamais vues, des portes qui s'ouvrent, des gens qui l'écoutent. Elle y croit – ou du moins elle essaie. Ses rêves sont

le seul espace qui lui appartient vraiment, celui que personne ne peut lui enlever.

Une voix plus jeune la tire soudain de ses pensées.

— Moi, je suis prête, papa ! C'est moi qui conduis les vaches demain ?

Anastasia se tient droite comme un petit soldat, ses cheveux noirs en boucles brillantes, ses joues rosies par le soleil. Maria voit le regard de Pavel se lever, vif, presque tendre.

— Anastasia... ma fille. Tu seras une femme forte. Belle et forte !

Il sourit. Un vrai sourire. Celui qu'il ne réserve qu'à elle.

Maria sent quelque chose lui serrer la poitrine. Ce n'est pas de la jalousie – elle ne se l'autorise pas. Juste une petite douleur sourde, un poids qu'elle cache même à elle-même. Elle connaît ce regard-là : le regard de la fierté. Elle sait qu'il ne se posera jamais sur elle de cette façon.

Anastasia, saisit sa fourchette, déjà victorieuse avant même d'avoir commencé. Tout en elle respire l'assurance, la force tranquille d'une fille qui croit déjà au monde qui l'attend.

La voix d'Amalia, huit ans, la petite sœur, s'élève avec hésitation.

— Moi aussi, je serai une femme forte et belle, papa ?

Pavel ne lève pas les yeux. Amalia baisse les siens. La lumière de la lampe accrochée au mur glisse sur sa peau plus sombre que celle de ses sœurs, révélant un reflet doré que Maria trouve beau sans vraiment savoir pourquoi. La fillette reprend une bouchée, lente, silencieuse, comme si elle craignait d'occuper trop de place autour du gros tronc d'arbre.

— Amalia, mange ! Assez de bavardage. Ton père est fatigué.

Le ton est sec, tranchant, un fouet invisible qui claque dans l'air.

La cigarette crépite dans le cendrier, et la fumée monte en un trait droit, immobile dans l'air lourd. Pavel commence à manger, lentement, mesurant chaque geste, surveillant que chacun termine bien son assiette et la polenta. Il regarde Mihai avec fierté, celui qui assurera la survie de la famille, celui qui pourra reprendre le travail de la terre, l'héritier de tout son labeur. Le silence de la cuisine, ponctué par le bruit des fourchettes et le souffle du père, pèse sur tout le monde.